

L'écume des saisons

Caroline Legoux

Number 145, April 2015

Comme il vous plaira

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73810ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Legoux, C. (2015). L'écume des saisons. *Moebius*, (145), 17–22.

CAROLINE LEGOUIX

L'écume des saisons

Le taxi la déposa au coin de l'avenue Pierre-De-Coubertin et de la rue Letourneux, en face de la tour du Stade olympique. Tandis qu'elle s'extirpait de l'habitacle surchauffé, deux enfants à vélo éclatèrent de rire. Son pantalon fuchsia extralarge, sa veste étriquée vert pomme et ses courts cheveux hérissés comme au lever du lit déclenchaient souvent ce genre de réaction. Elle leur répondit par un pied de nez amical, puis sortit du coffre le lourd sac de sport qu'elle traînait partout : ce jour-là, elle revenait du CHSLD Angus.

Arrivée devant le vieux duplex où elle habitait, elle jeta un coup d'œil en haut de l'escalier et s'attaqua en soupirant à la montée de l'étroite structure de métal. Ses chaussures confectionnées sur mesure, simulant une taille 20, étaient peu adaptées à l'alpinisme urbain. Ce n'est qu'après avoir déposé son sac dans son appartement qu'elle réalisa que le courrier de sa voisine, une vieille dame qu'elle aidait régulièrement, n'avait pas été ramassé depuis deux jours, ce qui n'arrivait jamais. Elle retira ses chaussures en les envoyant valser à l'autre bout de la pièce et redescendit à toute allure.

Dix coups de sonnette. Pas de réponse. Elle chercha fébrilement sur son trousseau la clé confiée par sa voisine en cas d'urgence (c'était le moment). Après avoir tâtonné dans le noir pour trouver le trou de la serrure, elle réussit à déverrouiller la porte et entra en appelant : « Hou ! Hou ! Êtes-vous là ? » Le manteau et le sac à main étaient dans l'entrée, les stores du salon baissés, le reste de l'appartement dans l'obscurité. Elle continua son exploration en allumant toutes les lampes. La salle à manger et la cuisine

gardaient des traces de plusieurs repas non débarrassés ; une odeur de lait tourné lui souleva le cœur et elle s'empressa de vider dans l'évier le restant d'une bouteille oubliée sur le comptoir. Dans la chambre à coucher, elle découvrit sa voisine allongée sur le lit, la tête inclinée vers une épaule, les yeux fermés, les lunettes sur le bout du nez, un livre ouvert à plat sur la poitrine. Elle s'approcha sur la pointe des pieds, voulut parler, mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Elle poussa un petit cri de frayeur quand Chronos, le chat, lui frôla les jambes en miaulant désespérément. Sa voisine ouvrit les yeux, la regarda avec étonnement et dit faiblement :

— Qui êtes-vous ?

— C'est moi, me reconnaissez-vous ?

Devant le regard perplexe de la vieille dame, elle précisa :

— Votre voisine du dessus, qui habite dans votre ancien appartement, celui que vous avez dû quitter il y a quelques années à cause des marches à monter.

Lueur dans les yeux fatigués.

— Est-ce que vous allez bien ?

— Oh... oui, je crois, mais te voilà, je suis si heureuse de te voir.... J'ai les articulations bloquées. Je ne peux plus sortir du lit. Et je ne trouve plus mon téléphone... J'ai soif !

— Attendez, je vais vous apporter à boire.

Elle courut à la cuisine, rapporta un verre d'eau et le tendit à sa voisine qui le but avidement.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-elle en déposant le verre vide sur la table de nuit.

— Très fatiguée, mais je pense que ça ira.

— Est-ce que vous voulez manger quelque chose ?

— Quand je me serai lavée.

— Mais depuis combien de temps étiez-vous coincée au lit ?

— Je ne sais plus, c'est un peu embrouillé dans ma tête. Ce matin ? Hier... peut-être ?

— Je vais vous aider à vous redresser. Là, voilà, c'est ça, agrippez-vous à mes bras... voici votre canne.

Elle regarda, vaguement inquiète, sa voisine avancer d'un pas mal assuré jusqu'à la salle de bain, mais avec

autant de volonté qu'une championne olympique remportant chaque jour de nouvelles victoires. Pendant les ablutions de la vieille dame, elle eut le temps de relever les stores, ouvrir les fenêtres, mettre en marche le ventilateur du plafond, changer les draps, préparer le souper, l'apporter sur la table basse dans le salon, laver la vaisselle, donner à manger au chat et nettoyer sa litière, ramasser le courrier, trouver le téléphone dans la poubelle de la cuisine.

En sortant de la salle de bain, sa voisine s'exclama :

— Oh! Qu'est-ce que je ferais sans toi? Tu me fais penser à moi au même âge, je voudrais tant avoir encore ton énergie!

Une petite bise affectueuse, légère comme un papillon, se posa sur les douces joues ridées.

Son cellulaire émit un bip discret, elle répondit et écouta. « Ah, enfin, j'arrive à te joindre! claironna le haut-parleur, tu peux me prêter un de tes déguisements de clown? » Elle reconnut la voix de son amie Kali et faillit riposter que ce n'était pas un déguisement, mais un vêtement de travail.

— J'allais justement t'appeler. J'peux pas venir à ton souper, ma voisine a eu un petit pépin de santé et j'voudrais lui tenir compagnie.

— Mais qu'est-ce que j'vais faire? J'ai éclaboussé mon costume de princesse Leia avec de la sauce tomate! Et tout le monde qui va arriver! J'ai encore plein de choses à préparer, j'ai pas le temps de trouver un autre...

— Calme-toi, respire. Bon, j'fais un saut pour t'apporter des fringues.

— Merci, merci, merci! T'es fine, je t'adore!

Après avoir prévenu sa voisine, maintenant assise dans le salon et très absorbée par un programme de la chaîne *Évasion*, elle monta chez elle se changer. Elle se doucha puis enfila un short, un t-shirt et des sandales (elle respirait enfin!). Dans un petit sac à dos, elle glissa une veste blanche satinée à pois jaunes et violets, un pantalon noir d'écuyère, ainsi qu'un gros nez rouge. Elle attrapa son mini vélo pliant dans l'entrée et descendit.

Elle roulait à toute vitesse. Juste après un croisement, une voiture (une Smart couverte de publicités pour des

toits verts écologiques) déboîta soudain d'une place de stationnement, l'obligeant à faire une embardée. Elle jura, continua sa course, tourna à gauche après la rue de Rouen et prit la rue Ontario. Elle transpirait à grosses gouttes. Devant une boulangerie, son ventre gargouilla; elle aurait volontiers englouti une baguette croustillante. Plus tard, au retour.

— Déjà! s'exclama Kali en ouvrant la porte, vêtue d'une robe blanche maculée de rouge au niveau du ventre, mais t'es en nage! T'as monté les vingt-trois étages à pied ou quoi?

— Non, j'ai pris l'ascenseur, mais j'suis venue à vélo et il fait si chaud...

— M'en parle pas! Un 31 décembre! Incroyable! Mais reste pas sur le palier, tu veux boire quelque chose?

Quelques invités erraient dans l'appartement, un cocktail à la main.

— Non merci. Tiens, v'là tes fringues, dit-elle en tendant le sac à dos. Bon, je m'attarde pas, j'veux pas laisser ma voisine seule trop longtemps. Ciao!

Devant l'ascenseur, elle croisa un seigneur du XVII^e siècle (chapeau à plume, manteau et pantalon couleur bourgogne, chemise à jabot, longue moustache et barbiche brunes).

— Mon costume aurait pu avoir une certaine classe s'il n'était entièrement trempé, mais un orage a éclaté au moment où je sortais de mon carrosse. J'ai couru jusqu'à cette humble demeure, ce qui était visiblement une très mauvaise idée, expliqua le seigneur en désignant d'un air navré la dentelle aplatie de sa chemise et son manteau qui dégouttait.

Elle compatit silencieusement d'un signe de tête, entra dans l'ascenseur et pressa le bouton du rez-de-chaussée.

— Et toi, en quoi t'es déguisée? lança-t-il en empêchant, du bout du pied, la fermeture des portes.

— Je ne suis pas déguisée.

— Ah... je croyais... mais c'est très joli! On dirait les écailles d'une sirène.

Il entra dans la cabine. Elle leva un sourcil méfiant devant le regard appuyé du seigneur sur les tatouages

colorés qui couvraient entièrement ses jambes et ses pieds. Les portes se fermèrent, la cabine amorça la descente mais s'immobilisa immédiatement dans un sursaut. Ils furent plongés dans l'obscurité. Des « oh ! » de déception fusèrent depuis l'appartement de Kali. Il alluma la lampe de son cellulaire et dit avec sarcasme :

— Encore une panne d'électricité, on commence à en avoir l'habitude ! Normalement, il devrait y avoir une veilleuse. Oui, je la vois. Ah, l'ampoule est brisée...

Il éteignit la lampe. Ils s'assirent contre la paroi. Des portes claquèrent, des gens parlaient fort sur le palier. Mais eux étaient à l'abri de toute l'agitation. Silencieux, absorbés dans leurs pensées, perdant la notion du temps.

La lumière revint, les aveuglant pendant quelques secondes. Ils se relevèrent en vacillant, l'un d'eux appuya sur le bouton du rez-de-chaussée. Quand ils sortirent de l'immeuble, la pluie avait cessé. Ils se dirigèrent vers la voiture du seigneur, une Smart couverte de publicités pour des toits verts écologiques.

— Tiens ! Une Smart ! Elle est nerveuse en ville, pas vrai ? ironisa-t-elle.

Elle déposa son vélo replié dans le coffre minuscule.

— Un vrai petit bolide, approuva le seigneur candidement. Et où dois-je vous accompagner, belle sirène, puisque telle est ma mission ce soir ?

— Avenue Letourneux, tu vois où c'est ?

— Bien sûr, on y sera en moins de deux ! s'exclama-t-il en démarrant.

Un épais nuage de vapeur s'élevait de la chaussée trempée, la voiture découpait lentement le brouillard pour avancer.

— Infernal, ce temps, dit le seigneur en soupirant.

— C'est le mot. J'ai l'impression de vivre dans les entrailles de la terre ! C'est pas possible, une telle température en cette saison, tout est à l'envers, on dirait ! Mais ce qui me fout le plus la trouille, c'est que mes souvenirs commencent à s'effacer. Est-ce que l'hiver était vraiment froid, avant ? Hein ? J'me rappelle le crissement de mes pas dans la neige fraîche, mais quand j'y repense, j'arrive plus à entendre le son dans ma tête... Calvaire, c'est quoi ce temps qui fout l'camp !

— Veux-tu que nous allions prendre un verre, pour nous changer les idées?

— Non. Merci quand même pour la proposition, faut vraiment qu’je rentre, répondit-elle avec regret. Ma voisine du dessous, elle est plus toute jeune, a l’air pas mal désorientée ce soir. J’voudrais passer un peu de temps avec elle pour m’assurer qu’elle va bien.

— Est-ce que je pourrais t’accompagner? Moi aussi, je suis un peu désorienté. J’ai eu très peur de la grande noirceur, dans l’ascenseur...

Elle éclata de rire et dit:

— Non. Mais tu sais, on pourrait souper ensemble demain soir. Qu’est-ce que t’en penses?

Il tourna ostensiblement la tête vers elle pour lui montrer son air dépité à l’idée de ne pouvoir passer la soirée en sa compagnie.

— Voilà, c’est ici que j’habite, tu peux t’arrêter, lui dit-elle en montrant le duplex sombre comme le fond d’une tombe. C’est bizarre, j’avais pourtant laissé la lumière en partant...

La porte de l’appartement de sa voisine était grande ouverte. Sur le seuil, Chronos se léchait consciencieusement une patte et miaula de plaisir en la voyant approcher.

— Où est-elle? demanda-t-elle au chat.

— Tu devrais le savoir... suis-moi!

Il bondit et détala dans la rue.

Ils filent derrière lui. Ils courent. Ils courent. Leurs pieds lourds collent à l’asphalte. Dans le Jardin botanique, ils parcourent les allées saturées du parfum des fleurs exotiques, des nectars des arbres fruitiers, de l’odeur de terre humide. Ils s’égarent, se séparent, se cherchent un temps infini, des siècles. Se retrouvent devant le bassin du jardin japonais. Il fait si sombre, elle plonge et il la voit disparaître dans l’écume des saisons.